

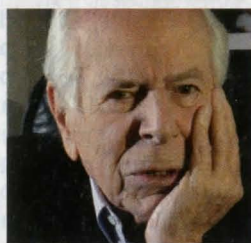
Les refuges du sacré

Le fondateur du "Nouvel Observateur" publie "Miroirs d'une vie", un livre qui rassemble des textes inédits et de grands entretiens. Nous publions ici "Les falaises du kif", une rêverie envoûtante, de Tanger à Blida, sa ville natale, dans laquelle il convoque sa famille, ses amis et ses amours littéraires, Stendhal, Gide ou Camus

PAR JEAN DANIEL

A Tanger, sur les hauteurs, il y avait jadis une falaise dite du « Kif » parce que le bien rudimentaire établissement qui s'y était installé procurait de quoi fumer ce chanvre un peu grossier. Ce qui surprend, sur cette colline qui domine l'Océan, c'est que des bancs y soient disposés les uns au-dessus des autres, comme devant une scène de théâtre ou dans une école. Le spectacle, c'est l'eau à perte de vue, ici l'Océan, plus à l'est la mer. Sur cette falaise, les jeunes gens rêvent. Je croyais qu'il n'y avait que les vieux pour le faire. Ils ont le désir de se perdre dans cette étendue indistincte où rien n'arrête leur regard. Ils sont là, pétrifiés et comblés, comme j'en ai vu si souvent, comme je me suis vu parfois, devant le désert.

Un jour, Camus a invité un très jeune homme à passer le voir à la NRF. Il m'a choisi sans me connaître vraiment, il semblait pressé de parler. Il revenait du désert algérien. Je ne me souvenais pas d'avoir jamais connu un homme plus rayonnant. Il avait l'air amoureux. En fait il était habité par son voyage. Ses mots étaient religieux. Il y avait été *visité* et il en revenait *accompagné*. Combien je l'ai aimé ce jour-là ! Combien j'ai été heureux qu'il me confiât cette grâce ! Mais Camus a terminé le récit de cette transe par une anecdote. Passant par Alger, il était allé revoir la baie de ses bonheurs, du haut de ce qu'on appelait le balcon Saint-Raphaël. Il y avait rencontré un très modeste Algérien, un homme entre deux âges, au visage grave, doux et marqué, et qui, l'apercevant, après avoir fini sa méditation devant le calme des Dieux, lui a dit : « *Tu regardes, tu regardes comme si tu connaissais.* » C'est que je connais, a répondu Camus. L'Arabe l'a contemplé longuement, partagé entre le scepticisme et la sympathie. Puis il lui a accordé un sourire de bienvenue et de béné-



JEAN DANIEL,
cofondateur et éditorialiste
du « *Nouvel Observateur* »,
a publié un grand nombre
d'ouvrages. Derniers
parus : « *Avec Camus* »
(Gallimard, 2006),
« *les Miens* » (avec
une préface de Milan
Kundera, Folio, 2009),
« *Comment peut-on
être français ?* »
(Les Belles Lettres, 2012),
« *Demain la nation* » (Seuil,
2012). Il publie la semaine
prochaine chez Gallimard :
« *Miroirs d'une vie* », dont
nous publions ici un extrait.

diction. Camus racontait cela, comblé. « *Cet Arabe et moi savions tout ce qu'il convient de savoir sur le monde* », murmura-t-il pour conclure. Plus tard j'ai compris ce qu'ils voulaient dire, cet Arabe et lui. Une plongée dans l'Océan primordial, à la fois étranger et matriciel, une insertion dans le grand vide qui est aussi le grand tout et l'impression enivrante de faire partie du cosmos.

Je ne sais pas si j'aurais pu fumer du kif ailleurs qu'à Tanger. Ni si, l'ayant fumé, il aurait eu le même effet. Je crois que cette ville est un peu folle. Infiniment séduisante et attachante, mais un peu folle. Elle m'a donné le tournis. C'est en ce moment la seule ville d'Afrique du Nord qui soit vraiment libre dans sa gaieté et dans sa jeunesse. Elle s'éveille vers six heures du soir et elle commence alors à se donner à elle-même une succession ininterrompue de représentations. Les Tangérois sont des somnambules au double sens de ce mot. Ils sont instables, comme le soleil sur le Détroit, incertains comme les vents qui hésitent entre deux mers, grouillants comme les vagues qui se succèdent sur les plages immenses, désertes, infinies. Dans la foule brunâtre et sensuelle passent parfois des courants blonds de Vikings et de Walkyries. La chevelure tombant sur les épaules, la crinière haute, le dos chargé d'un énorme sac à armature retenu par des sangles sur les cuisses nues. Ces courants circulent dans l'indifférence générale tant l'étranger n'est pas ici étrange, tant il est chez lui dans cet appendice cosmopolite de l'Afrique, cet isthme britannisé de l'Andalousie. J'ai l'impression aussi que l'effet du kif n'est pas le même les jours où l'Atlantique s'enflamme et les jours où règne la Méditerranée. En tout cas, c'est Tanger qui me commande de retourner à Blida.

Chez nous, les anciens disaient et le père répétait bien d'autres choses. Par exemple, et Dieu sait qu'ils



étaient alors solennels, qu'on ne pouvait estimer avoir réussi sa vie que si l'on vieillissait dans sa ville et si l'on mourait dans sa maison. Il fallait que l'on vînt consulter le patriarche chez lui et que les enfants devenus adultes fussent présents pour lui fermer les yeux le jour venu. La ville natale et la maison de famille, ce sont les refuges du sacré. Je croyais bien avoir relégué l'attachement à la ville et à la maison dans la poussière des continents disparus lorsque soudain, à la faveur d'une pipe de kif, je me suis pris à y penser, à y repenser et depuis à en rêver. Je me suis mis à ressembler de plus en plus à l'hidalgo de la Manche qui confond les souvenirs et les projets, le fantastique et le réel et qui ne peut avoir pour cadre de vie que l'imaginaire. Mes romans de chevalerie à moi se sont transformés en ceux d'un petit bourg devenu capitale, d'une petite maison devenue château, et de tous les personnages de roman qui ont compté pour moi autant que de vrais amis.

A Tanger, sur la falaise, une terrasse du café Hafa, haut lieu de la ville qui vit défilier Paul Bowles, Jean Genet, Jack Kerouac et William Burroughs, les Beatles et les Rolling Stones pour boire du thé ou fumer du kif

Alors, comme je ne rêve pas que j'échoue au bac en raison de mon inaptitude à comprendre la notion de valence en chimie; comme je ne rêve pas que je suis tout à la fois champion de tennis, chef d'orchestre et grand acteur, me voici soudain projeté chez moi, et j'entends les bruits des cascades et des sources dans le pays de la montagne qui domine la mer, dans la ville des anciens et dans la maison de famille. Le sursis est terminé. Fini l'entracte. Oublié l'exil. Je viens prolonger la lignée. Je prolonge la continuité. La vie ne s'interrompt pas, elle se perpétue grâce à la vitalité des racines. Il y aura bien des branches qui tomberont avec les feuilles mais l'arbre demeurera, éternel et unique. Mais, de toute manière, la maison, c'est la transmission, c'est la durée, ce n'est pas la mort. Tout continue. Me voilà. J'arrive. Je rouvre le magasin fermé la veille par mon père. Je reprends l'héritage. J'ai endossé la blouse grise qui lui servait à se préserver des nuages de farine. J'entends ma mère crier ●●●